

Kafka et le travail de la domination

Bernard Lahire

DANS **ACTUEL MARX** 2011/1 n° 49 , PAGES 46 À 59

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130572442

DOI 10.3917/amx.049.0046

Date de mise en ligne : 19/05/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-actuel-marx-2011-1-page-46?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

KAFKA ET LE TRAVAIL DE LA DOMINATION

Par Bernard LAHIRE

Est-il bien raisonnable de demander à un écrivain, et tout particulièrement à un nouvelliste et romancier comme Kafka, dont on sait l'inventivité formelle et la rupture avec les codes de la narration réaliste, d'apporter ses lumières sur les phénomènes de domination¹? Plusieurs générations de critiques formalistes n'ont-elles pas répété à l'envi qu'en littérature, seule la forme (style, genre, registre discursif, etc.) compte et que ce dont nous parlent les créateurs importe au fond bien peu?

Utilisateur de formes en tous genres (de la fable à la chronique en passant par le conte, la légende, la parabole, le mythe) qu'il détourne et fait tourner à son propre régime, grand fabricant de récits imagés et inventeur d'une sorte de *narration théorisante*² en rupture avec les attentes réalistes, l'écrivain pragois de langue allemande avait pourtant bien des « choses à dire ». Il concevait d'ailleurs la littérature comme un instrument de connaissance de soi et du monde plutôt que comme un exercice formel, compositionnel ou stylistique, et ne définissait pas sa tâche d'écriture indépendamment de ce qu'il espérait pouvoir provoquer chez le lecteur (choc, douleur, libération ou réveil).

Or, Kafka n'a cessé, durant toute sa vie d'écrivain, de tenter d'élucider les mécanismes de la domination, dont il avait personnellement souffert (dans le rapport à la fois admiratif et conflictuel avec son père) et qu'il avait pu observer dans divers espaces professionnels: tout d'abord, celui du magasin de vêtements familial, où le père, juif assimilé, autodidacte en quête farouche d'ascension sociale, dirigeait d'une main de fer ses employés tchèques, puis dans le cadre de sa propre activité professionnelle (le monde bureaucratique d'une compagnie d'assurances contre les accidents du travail) et des entreprises dont il était amené à faire la visite afin d'évaluer les risques professionnels encourus par les ouvriers en contact avec des machines, celui enfin de l'usine d'amiante familiale dont son père le char-

1. Cet article s'appuie sur les résultats d'une longue recherche sociologique consacrée à l'œuvre de Franz Kafka. Je me permets de renvoyer à l'ouvrage auquel cette recherche a donné lieu (*Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, « Laboratoire des sciences sociales », 2010), et plus particulièrement à sa quatrième partie intitulée « Domination et point de vue des dominés », pp. 429-575.

2. Voir B. Lahire, « La fabrique littéraire de Kafka », in *Franz Kafka, op. cit.*, pp. 305-316.

geait régulièrement de s'occuper. En évoquant dans son *Journal*, dans ses correspondances et dans la lettre à l'adresse de son père³ ou en mettant en scène dans ses textes littéraires des scènes oppressantes, aliénantes, souvent humiliantes, où les dominés participent, sans le vouloir ni même parfois le savoir, à leur propre domination, Kafka poursuivait sa grande entreprise de connaissance de soi et des relations interhumaines.

LE « PARTI DU PERSONNEL » ET LA SENSIBILITÉ À LA CONDITION OUVRIÈRE

Dans sa « Lettre au père »⁴, Kafka dit avoir pris le « parti du personnel » en voyant comment son père maltraitait ses employés tchèques. La logique analogique des associations et des identifications va ainsi jouer un rôle central dans la représentation qu'il pouvait se faire du monde social et de ses oppositions. Comment ne pas s'identifier au personnel lorsqu'on occupe une position analogue à la sienne dans les rapports de domination ? Le fils (écrivain) est au père (bourgeois) ce que l'employé est au patron, et il n'est pas difficile d'en déduire que la connivence symbolique et la sympathie ressenties par Kafka pour le personnel ou même sa défense réelle, dans l'ordre des manières ordinaires de se comporter avec eux (extrêmement polies, humbles et respectueuses) ou des prises de position plus politiques, sont autant de façons de se défendre ou de voler symboliquement au secours de son propre cas. Kafka va ainsi en permanence projeter sur les dominés (socialement, politiquement, nationalement, culturellement) sa propre situation familiale de dominé et ressentir une solidarité spontanée à leur égard. Prendre le parti des dominés, des humiliés ou des opprimés, c'était pour lui défendre son propre parti contre son père.

Kafka voit donc dans les employés maltraités, injuriés, méprisés, des sortes de frères de condition : « C'est pourquoi j'appartenais nécessairement au parti du personnel, auquel je me rattachais d'ailleurs de toute façon en raison de mon caractère craintif qui, en soi déjà, m'empêchait de comprendre qu'on pût ainsi injurier les gens et qui, ne fût-ce que dans le souci de ma propre sécurité, m'inspirait le désir de réconcilier le personnel – lequel, à mon sens, devait être effroyablement irrité – avec toi et avec toute notre famille ».

Le magasin « me rappelait trop ma propre situation à ton égard », écrit encore Kafka. Il commence très tôt à se sentir symboliquement solidaire des employés de son père (ses « ennemis payés », comme Hermann Kafka

3. Son journal, ses correspondances et la fameuse lettre à son père sont réunis dans F. Kafka, *Œuvres complètes*, III et IV, Paris, Gallimard, 1984 et 1989.

4. Écrite en novembre 1919, cette lettre qui s'adresse formellement à son père n'était pas destinée à être publiée. Voir « Lettre à son père », in F. Kafka, *Œuvres complètes*, IV, *op. cit.*, pp. 833-881. Les citations sont extraites de cette édition.

les appelait) du fait que ce dernier les maltraite: « Je ne sais pas, il se peut qu'elle ait été la même dans toutes les maisons de commerce (à l'époque où j'étais aux *Assicurazioni generali*⁵, leur manière ressemblait vraiment beaucoup à la tienne et je motivais ma démission en déclarant au directeur, ce qui n'était pas tout à fait vrai sans être tout à fait un mensonge, que je ne pouvais pas supporter cette habitude de lancer des insultes qui, d'ailleurs, ne m'avaient jamais atteint directement; j'y étais déjà trop douloureusement sensible à cause de mon expérience familiale), mais étant enfant, les autres maisons de commerce ne m'intéressaient pas. Mais toi, je te voyais et t'entendais crier, pester, déchaîner ta rage avec une violence qui, à ce que je croyais alors, devait être sans pareille dans le monde entier ».

Au magasin comme en famille, le père faisait montre de « tyrannie » et de mépris, injurait (« Tu disais en parlant d'un commis tuberculeux: 'Qu'il crève donc ce chien malade!' ») et se montrait « injuste ». C'est même en observant l'injustice commise à l'égard des employés que Kafka prit conscience de celle dont il était lui-même victime: « J'appris que tu pouvais être injuste; en ce qui me concernait, je ne l'aurais pas remarqué de sitôt, trop de culpabilité s'était amassée en moi, qui te donnait raison ».

—
48 —
Kafka se solidarise avec les stigmatisés, les faibles et les plus souffrants. Il éprouve de la sympathie à l'égard des Tchèques (dominés par les Allemands), des juifs de l'est non assimilés (méprisés par les juifs occidentaux), de la langue yiddish (vue comme une langue pauvre et non civilisée par la plupart des juifs germanophones) et de tous ceux qui apparaissent à ses yeux comme les victimes d'injustices ou d'opresseurs. « D'une façon générale, écrit Marthe Robert, Hermann Kafka abhorrait l'excès d'humilité qui poussait son fils à rechercher le commerce des classes inférieures – les bonnes, les juifs de l'est, etc. –, il y voyait la marque d'une pusillanimité méprisable et plus encore sans doute, la condamnation de ses propres ambitions »⁶. Lecteur de l'anarchiste communiste Piotr Kropotkine et du socialiste anarchisant Alexandre Herzen, fréquentant certains cercles anarchistes ou socialistes⁷ toujours avec la même retenue et la même discrétion, il montre un intérêt soutenu pour tous ceux qui luttaient en faveur des victimes de l'exploitation économique ou de l'oppression étatique. Mais cela n'est pas tout.

Kafka travaille dans le secteur des assurances contre les accidents du travail. La compagnie pour laquelle il travaille à partir de 1908 est créée à la suite du vote de lois sur la protection sociale, entre 1885 et 1887, qui ont pour but de définir les responsabilités de l'État à l'égard des travailleurs. Kafka entre donc dans une compagnie qui va clairement dans

5. Toute première compagnie d'assurances dans laquelle Kafka ne travailla que d'octobre 1907 à juillet 1908.

6. M. Robert, *Seul comme Franz Kafka*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 104.

7. M. Löwy, *Franz Kafka, rêveur insoumis*, Paris, Stock, 2004.

le sens d'un progrès social et de la protection des ouvriers. Dans le cadre de son travail, il reçoit les accidentés et examine leurs dossiers, ce qui implique pour lui de comprendre les conditions de travail des ouvriers dans leurs aspects les plus concrets et techniques puisque chaque accident est l'occasion de décrire et de saisir le fonctionnement des machines, le maniement des outils et les situations de travail afin de déterminer s'il est dû à une erreur humaine et si l'entreprise est responsable. Par ailleurs, Kafka fait des visites d'usine pour observer les conditions de travail et les mesures de sécurité en vue de décider du niveau de cotisation des entreprises qui désirent être assurées. Il rédige ensuite des rapports contenant des observations écrites et des dessins de certaines machines particulièrement dangereuses, puis préconise parfois l'achat de machines qui comportent moins de risques pour les travailleurs. Par la suite, il est amené à « rédiger les recours contre les entrepreneurs défailants, puis à représenter l'office devant les tribunaux (plaintes pour refus de contribution, réclamation de dommages pour accidents, etc.) et à codifier les cas d'accidents »⁸. En travaillant pour ce genre de compagnie, Kafka se place encore objectivement du côté du « personnel ».

Machines infernales

Dans *L'Amérique*⁹, Kafka décrit un monde où les employés subalternes de l'Hôtel Occidental sont réduits à n'être que les simples rouages d'une grande machinerie où téléphones, ascenseurs, récepteurs, guichets, bureaux, etc., sont omniprésents. Si la technique peut avoir un caractère magique et fascinant (e. g. le bureau aux cent casiers de taille différente, avec régulateur incorporé qui permet « rien qu'en tournant une manivelle, de réaliser suivant son goût et ses besoins les changements les plus divers dans les proportions et l'ordre des cases » et devant lequel Karl se retrouve aussi fasciné qu'il l'était enfant, lorsqu'il regardait les crèches mécaniques « à la foire du Petit Jésus »), elle écrase souvent les individus lorsqu'elle est au cœur de l'ordre professionnel.

Ainsi, lorsque Karl visite l'entreprise de son oncle, il entend dans « la salle du téléphone » des sonneries qui « étourdissent » en permanence, et voit un employé dont la tête est comme emprisonnée par

8. K. Wagenbach, *La Prague de Kafka*, traduit de l'allemand par Denis-Armand Canal, Paris, Éditions Michalon, 1996, p. 83.

9. F. Kafka, *L'Amérique*, in *Œuvres complètes*, I, op. cit.

les récepteurs (« la tête prise dans un cercle d'acier qui lui collait les récepteurs sur les oreilles ») et qui est presque réduit à l'état de machine (« Il reposait le bras droit sur une petite table comme si ce membre eût été particulièrement lourd, et seuls ses doigts qui tenaient le crayon vibraient, mais vibraient avec une vitesse qui avait quelque chose d'inhumain »). L'employé en question ne peut se permettre de donner son avis, même quand il ne semble pas d'accord (« On voyait même souvent qu'il aurait eu quelque objection à présenter, quelque précision à demander, mais que certains mots qu'il entendait l'obligeaient, avant qu'il n'eût pu réaliser son intention, à baisser les yeux et à écrire »), et est même tenu au silence « car les mêmes communications qu'il recevait au téléphone étaient enregistrées par deux autres employés pour être comparées ensuite, ce qui empêchait toute erreur ». Au sein de cette salle, tout le monde s'affaire mais personne ne se parle : « À travers toute la salle régnait une circulation continue. Les gens allaient et venaient rapidement. Nul ne saluait, cette formalité était complètement supprimée, chacun se contentait d'emboîter le pas à celui qui le précédait et de regarder le sol sur lequel il voulait avancer le plus vite possible ». Kafka met en scène, au sein d'une administration technicisée, des employés de bureau réduits à leur fonction, dépendants des machines et contrôlés par d'autres par l'intermédiaire d'autres machines.

Il porte le plus souvent sur les dispositifs techniques un regard quasi sociologique, dans le sens où il les considère comme des éléments participant activement à l'organisation des relations sociales. La machine à torturer de *La Colonie pénitentiaire* est l'objectivation d'une forme d'exercice du pouvoir, de même que, dans *L'Amérique*, les bureaux sophistiqués imposent leur logique d'hyper-rationalisation bureaucratique ou que les récepteurs qui enserrant la tête des employés sont un moyen de les contraindre à travailler et de les réduire à leur fonction dans la division sociale du travail. Il écrit, les 9 et 10 janvier 1913, à Felice

Bauer, qui travaille dans une entreprise fabriquant des dictaphones et des machines d'enregistrement : « Une machine avec son exigence silencieuse et grave me semble exercer sur le travailleur une contrainte plus forte et plus cruelle que ne le fait un être humain. Comme un employé vivant qui tape à la machine est de peu d'importance, comme il est facile de le commander, de le renvoyer, de crier après lui, de le couvrir d'injures, de le questionner, de le regarder bouche bée, c'est celui qui dicte qui est le maître, tandis qu'en face du dictaphone l'employé est avili, réduit à l'état de l'ouvrier d'usine qui met son cerveau au service du ronflement d'une machine ».

Kafka s'étonne même, auprès de son ami Max Brod, de la docilité de ces ouvriers et de ces employés mutilés, blessés, qui pourraient légitimement se retourner violemment contre leur employeur ou contre la compagnie d'assurances et qui, au lieu de cela, quémandent poliment une aide : « Comme ces gens sont modestes, ils viennent nous présenter des requêtes. Au lieu de prendre la maison d'assaut et de tout démolir, ils présentent des requêtes ! » Abus d'autorité, dénis de justice, humiliations, exploitations, docilité des victimes d'accidents du travail, Kafka plonge en permanence dans l'univers des souffrances populaires. « Que de besogne n'ai-je pas, en effet ! Dans mes quatre districts – sans parler de mes autres tâches – les gens tombent comme ivres des échafaudages et s'engouffrent dans les machines, toutes les poutres se renversent, tous les talus deviennent mouvants, toutes les échelles glissent, ce qu'on fait monter dégringole, quant à ce qu'on fait descendre, on tombe soi-même dessus. Et on a des maux de tête à voir toutes ces jeunes filles dans les fabriques de porcelaine qui se précipitent sans cesse dans les escaliers avec des montagnes de vaisselle » (« Lettre à Max Brod », été 1909). Quelques années plus tard, il note dans son *Journal* l'aspect déshumanisé des jeunes ouvrières de l'usine familiale, davantage traitées comme des bêtes que comme des personnes auxquelles on devrait un minimum de considération (« Ces jeunes filles ne sont pas des êtres humains ; on ne les salue pas, on ne s'excuse pas quand on les bouscule », *Journal*, 5 février 1912). Kafka a donc une idée précise de la condition ouvrière au travail et ne reste pas insensible à tout ce qu'il observe.

LA DOMINATION VUE DEPUIS LA POSITION DU DOMINÉ

S'appuyant sur ses expériences familiales et professionnelles, Kafka place au cœur de son œuvre les rapports de pouvoir et de domination. Ce faisant, il n'a cependant pas pour ambition de décrire des formes particulières d'exercice du pouvoir ou des modes déterminés de domination, mais cherche à dégager certains invariants des rapports de domination qui traversent les institutions et les scènes sociales et qui concernent la contribution que le dominé apporte à sa propre domination, lorsque celle-ci n'est pas fondée sur un pur rapport de force physique mais comporte une part symbolique.

Pour cela, Kafka est contraint de s'interroger sur les dispositions socialement constituées à croire, à sentir et à agir qui empêchent les dominés de rompre le cercle infernal dans lequel ils sont maintenus. Il apprend à poser un regard distancié sur le monde et s'étonne, d'un étonnement tout sociologique, de ce que le hasard des circonstances et des conditions puisse conduire les hommes à occuper des positions très différentes les uns par rapport aux autres et, notamment, à remplir des rôles de dominant ou de dominé : « Un cercle d'hommes qui sont maîtres et serviteurs. Visages travaillés, brillant de couleurs vives. Le maître s'assied et le serviteur lui apporte les mets sur un plateau. Entre ces deux hommes, il n'y a guère plus de différence, pas de différence qui se puisse évaluer autrement qu'entre un homme, par exemple, qui, grâce à un concours d'innombrables circonstances, est anglais et vit à Londres, et un Lapon qui, au même moment, court les mers, seul sur son bateau dans la tempête. Certes, le serviteur peut – et ceci également à certaines conditions – devenir maître, mais quelle que soit la réponse qu'on veuille lui donner, cette question n'est pas gênante ici, puisqu'il s'agit de l'estimation momentanée de données momentanées » (*Journal*, 4 décembre 1913).

Il s'interroge de la même façon sur la limitation de l'horizon des possibles due au fait que ce dernier a été forgé dans des conditions culturelles données. C'est l'intériorisation par les êtres humains de la normalité ou de l'évidence de leur situation qui explique la nécessité pour eux de vivre de la manière dont ils vivent : « Pourquoi les Tchouktches [peuplade de Sibérie] ne quittent-ils pas leur terrible pays ? En comparaison de leur vie actuelle et de leurs désirs actuels, ils vivraient mieux partout ailleurs. Mais ils ne le peuvent pas ; car tout ce qui est possible arrive ; seul est possible ce qui arrive » (*Journal*, 5 janvier 1914). Et c'est le même processus qui conduit le dominé à supporter sa condition.

Si l'on voulait chercher quelque chose comme une vision du monde chez Kafka, c'est par son rapport au pouvoir qu'on pourrait l'approcher. En effet, les rapports de pouvoir, de force ou de domination forment de

manière quasi obsédante la trame de ses récits. Kafka a poursuivi tout au long de sa vie l'analyse des caractéristiques du pouvoir arbitraire, absolu, tyrannique d'un père qui ne justifie pas ses accusations, ses reproches ou ses sanctions, d'un père aussi très peu gratifiant et qui ne cache pas sa déception par rapport aux comportements d'un fils ayant refusé d'hériter. Il a aussi et surtout continué à mener l'auto-analyse de la structure psychique qu'il avait construite à travers la relation tout à la fois admirative et conflictuelle au père (sentiment de culpabilité, de nullité, d'incapacité à prendre des décisions, propension à l'autopunition ou à l'autochâtiment). Partant de la volonté d'élucider cette expérience intime de la domination, de la culpabilisation et de la dévalorisation de soi, il n'a eu de cesse de déceler et de déchiffrer les formes d'exercice du pouvoir et les modalités d'action et de réaction des dominés partout où il pouvait les observer.

LA CONTRIBUTION DU DOMINÉ AU MAINTIEN DE SA CONDITION

Dans ses textes, Kafka met en relief le rôle central de la croyance en la force et en la puissance du pouvoir, dans l'existence et le maintien de ce dernier. Dès lors que les signes du pouvoir ou de l'importance sociale apparaissent et sont perçus comme tels, les comportements de déférence ou de soumission suivent spontanément. Les personnes qui sont en position de pouvoir, dans le monde social en général ou dans une organisation donnée (hôtel, château, entreprise), inspirent non seulement le respect ou la soumission, mais parfois aussi l'envie irrésistible de s'en rapprocher, qui peut aller jusqu'au désir amoureux ou sexuel. Toute autorité exerce un pouvoir d'attraction sur ceux qui en dépendent ; ils l'admirent et aiment précisément ce qui pourrait les détruire. L'effet de protection est grand pour toutes celles et ceux qui peuvent s'enorgueillir d'un lien – même faible – avec le pouvoir : un miraculeux lien de parenté avec le richissime oncle sénateur qui transforme le jeune immigré à la dérive Karl Rossmann en personne digne de respect (*L'Amérique*), un lien prétendument amoureux de Frieda, la serveuse de l'hôtel des Seigneurs, avec Klamm, chef du X^e bureau (*Le Château*), etc. Mais tout pas de côté effectué par rapport au pouvoir ou, pire, l'attitude de résistance ou de défiance à son égard entraîne immédiatement la chute, le déclin, la disgrâce et la marginalité : exclu par son oncle, Karl Rossmann retombe au plus bas de l'échelle et il est même traité en esclave, comme un chien ; le refus de s'offrir à un fonctionnaire du Château condamne Amalia et toute sa famille à vivre une vie de parias.

Le pouvoir ne serait pas si puissant si ceux qui le subissent ne croyaient pas en sa toute puissance. L'oncle de Karl comme le Château n'ont rien

d'autre à faire que de rompre un lien ou de montrer leur mécontentement pour entraîner immédiatement le déclin ou la marginalisation de Karl et de la famille d'Amalia. L'essentiel est le fait de tous ceux qui, par peur du pouvoir, par crainte d'être associés à des êtres désavoués, se détournent d'eux. Ce qui fait le pouvoir, c'est en grande partie la croyance en la force de ce pouvoir. Or, Kafka montre en permanence les écarts entre ce que font ou sont réellement les personnes de pouvoir – qui font l'objet de commentaires permanents et autour de qui planent parfois un parfum de mystère¹⁰ – et ce qu'on se représente d'elles : on les voit plus grandes, plus majestueuses et plus belles qu'elles ne sont en réalité¹¹, on leur prête des qualités et des capacités qu'elles n'ont pas forcément, bref, on les suresstime et on se comporte d'une façon telle qu'on les rend, du même coup, très puissantes. Kafka souligne toujours le rôle des illusions et de toutes les techniques de maintien de ses illusions ou d'endormissement, dans l'exercice du pouvoir. Sa conception de l'écriture comme une manière de réveiller les consciences, de « briser la mer gelée qui est en nous » ou de donner un « coup-de-poing sur le crâne » est directement liée à ce qu'il montre du pouvoir : l'enchantement, l'envoûtement, le charme participent au maintien de la puissance oppressante.

Les choses se compliquent lorsque celui qui est dominé ou soumis a intériorisé son illégitimité, sa nullité et son état de soumission à un point tel qu'il est lui-même persuadé de mériter son sort, heureux parfois du moindre geste de condescendance ou même de mépris que le pouvoir daigne avoir à son égard. L'acte le plus méprisant est encore perçu comme un signe d'intérêt et de reconnaissance par celui qui, dépendant totalement du regard du dominant, voit en quelque sorte la confirmation de son existence dans l'ordre le plus absurde ou l'humiliation la plus avilissante¹². Kafka grossit volontairement le trait, comme pour attirer l'attention sur des faits plus banals de la vie quotidienne qui passent le plus souvent parfaitement inaperçus.

L'intériorisation d'un rapport dominé au monde fait que le dominé peut anticiper tous les désirs du dominant et se punit lui-même avant toute sanction extérieure. Le sentiment de culpabilité, et tous les comportements d'autopunition qui l'accompagnent, le manque de confiance en soi ou la dépréciation permanente de soi ne sont que des

10. Klamm est quasiment impossible à voir, à atteindre, et tous ceux qui l'ont vu ou croient l'avoir vu en dressent un portrait déformé par la fascination.

11. Ainsi, les portraits de juges majestueux assis sur des trônes dans *Le Procès* ne sont en réalité que des représentations déformées de petits juges assis sur des chaises de cuisine, de même que Klamm, qui apparaît à K. comme un homme bien ordinaire, ne ressemble en rien à l'aigle auquel le compare Gardena.

12. Dans *L'Amérique*, le personnage de Robinson, au service d'une ex-cantatrice (Brunelda), est réduit en esclavage. Interprétant comme une marque d'attention à son égard de la part de Brunelda ce qui n'est qu'une incroyable exploitation, il trouve « gentil » le fait qu'elle lui demande de s'occuper seul de tout son déménagement au prix de sa santé. En esclave accompli, il est prêt à « travailler tant que ça ira » et à « se coucher pour mourir » quand il sera au bout de ses forces.

manifestations de l'intériorisation d'un rapport de domination. Joseph K., dans *Le Procès*, est littéralement *arrêté* (de vivre) par son sentiment de culpabilité et tous les fonctionnaires de justice qui apparaissent pour *l'arrêter*, le juger, le conseiller, ne sont que les éléments fictionnels d'un procès qui se joue en grande partie en Kafka lui-même. Le tribunal est essentiellement un tribunal intérieur et le couteau de boucher par lequel l'un des deux bourreaux le tue n'est autre que le couteau qu'il entre en lui-même, intimement convaincu qu'il est coupable de quelque chose, arrêté de vivre par la peur, l'angoisse et le sentiment de faute qu'il a intériorisés à travers ses relations avec son père. Et en acceptant d'entrer dans le jeu du procès, de s'y engager ou de s'y investir avec ardeur, il contribue à son propre malheur. Kafka l'a bien compris pour lui-même et le met magnifiquement en scène à de nombreuses reprises dans ses textes: il « suffirait » de refuser d'entrer dans la logique du procès, de ne pas se présenter devant le tribunal (qui, en tant que tribunal intérieur, n'a d'ailleurs logiquement pas fixé de rendez-vous précis à ce drôle d'accusé, arrêté mais qui est toutefois libre de poursuivre ses activités quotidiennes), de perdre ses illusions sur le pouvoir, de se désenvoûter ou de rompre le charme pour que les choses soient autres. Mais le conditionnel est indispensable au raisonnement, car le dominé est le plus souvent empêché de commettre un acte aussi « léger » (qui pourrait rester totalement indifférent à la menace d'un puissant, sinon un autre puissant, c'est-à-dire quelqu'un qui n'a pas été habitué à se laisser impressionner et à se soumettre?) par tout son passé incorporé, par les dispositions à reconnaître la légitimité du dominant et à se sentir d'emblée coupable de ce qui lui arrive et de ce qu'on lui a fait subir.

S'efforçant de décrire de l'intérieur les mécanismes psychiques et symboliques sur lesquels repose le pouvoir et décrivant ce qu'il y a de docilité et de soumission servile en lui, Kafka tente de s'en libérer et, du même coup, d'en libérer le lecteur qui voudrait accomplir le même travail que lui. En montrant que le pouvoir tyrannique ne fonde souvent ses décisions sur aucun principe rationnel autre que celui de la défense de son intérêt de dominant, et qu'il ne sert à rien de tenter de comprendre les raisons de son action car il n'y a, au fond, rien à comprendre, il n'enjoint pas le lecteur à se soumettre sans chercher à comprendre¹³, mais s'efforce plutôt de montrer que chercher des raisons, c'est déjà accorder trop de crédit à un pouvoir arbitraire et contribuer ainsi à maintenir sa légitimité. Le pouvoir inaccessible que les héros de Kafka cherchent vainement à déchiffrer est en définitive indéchiffrable car le fondement ultime de son existence est parfaitement arbitraire.

13. Comme le prétend Günther Anders dans *Kafka. Pour et contre*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Strasbourg, Circé, 1990.

LA SERVITUDE INVOLONTAIRE

On pourrait résumer les situations que met en scène Kafka dans nombre de ses textes en disant qu'elles sont une illustration du thème de la « servitude volontaire » d'Étienne de La Boétie¹⁴. Autopunition, anticipation des désirs du dominant, docilité et fascination admirative pour celui-ci : Kafka insiste sur le rôle du rapport subjectif des dominés au pouvoir dans le maintien de la domination. Toutefois, il aurait sans doute eu du mal à qualifier cette servitude de « volontaire », tant elle reposait pour lui sur la force d'inertie des habitudes. Dans certaines de ses réflexions quasi sociologiques¹⁵, il place les habitudes et le poids du passé incorporé au cœur des difficultés à se libérer. Constaté pour lui-même dans son entreprise d'auto-analyse, il le voyait plus généralement à l'œuvre dans tous les cas de domination qui lui étaient donnés à observer. Transcrivant un dialogue entre Kafka et un employé de bureau, Janouch témoigne de cette attention au point de vue ou, plus généralement, à la logique de comportement des dominés. L'employé dit à Kafka que « la rue n'est pas un danger » et que « l'État est fort ». Kafka acquiesce, mais ajoute que « sa force s'appuie sur l'inertie des gens et leur besoin de tranquillité »¹⁶.

Mais qu'écrivait précisément Étienne de La Boétie ? Il part d'un étonnement, celui « de voir des millions de millions d'hommes, misérablement asservis, et soumis tête baissée, à un joug déplorable, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et, pour ainsi dire, ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient redouter, puisqu'il est *seul*, ni chérir, puisqu'il est, envers eux tous, inhumain et cruel »¹⁷. La question du « un » contre « tous », ou du Tyran seul face aux millions d'asservis n'est pas la plus fondamentale, car évidemment un Tyran, comme l'analyse La Boétie par ailleurs, n'est jamais vraiment seul : il dispose d'armées, de subalternes puissants à son service, qui ont eux-mêmes des subalternes, etc. La question centrale n'est donc pas celle du nombre, mais celle du fondement du pouvoir de certains sur d'autres. La fascination, l'ensorcellement sont au cœur du mécanisme de pouvoir. Le tyran « n'a de puissance que celle qu'on lui donne »¹⁸ et c'est le peuple seul « qui s'assujettit et se coupe la gorge »¹⁹. La Boétie présente cependant le comportement des dominés comme une question de choix, d'option volontaire. C'est le peuple qui, « pouvant

14. Dans le roman de Robert Walser qu'appréciait Kafka, *L'Institut Benjamenta*, et qui traite expressément de la formation à la servitude, l'expression de La Boétie s'y trouve employée, la sœur du directeur expliquant à Jacob que la « soumission volontaire à la rigueur et à l'affliction [...] constitueront en grande partie [sa] vie ». R. Walser, *L'Institut Benjamenta*, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1981, p. 152.

15. B. Lahire, « Kafka, l'institution littéraire et la sociologie », *Franz Kafka, op. cit.*, pp. 344-362.

16. G. Janouch, *Conversations avec Kafka*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Paris, Martin Nadeau, 1978, p. 76.

17. É. de La Boétie, *Le Discours de la servitude volontaire*, Paris, Éditions Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2002, p. 195.

18. *Ibid.*, p. 194.

19. *Ibid.*, p. 199.

choisir d'être sujet ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug » ; c'est lui « qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse »²⁰. Ce sont les dominés qui sont « complices du meurtrier qui les tue » et qui sont, en quelque sorte, les « traîtres d'eux-mêmes »²¹.

En parlant toutefois de servitude « volontaire », La Boétie entend surtout insister sur le caractère généralement non coercitif du consentement obtenu par les dominants. Personne n'oblige directement les dominés à agir comme ils agissent, aucune force extérieure ne vient le plus souvent les contraindre à se soumettre. Personne ne force personne, mais tout est fait, depuis la naissance et la prime éducation, en sorte que les choses se passent comme elles se passent. Agir de cette manière devient alors l'horizon naturel des dominés : « Il est vrai de dire qu'au commencement, c'est bien malgré soi et par force que l'on sert ; mais ensuite on s'y fait et ceux qui viennent après, n'ayant jamais connu la liberté, ne sachant pas même ce que c'est, servent sans regret et font volontairement ce que leurs pères n'avaient fait que par contrainte. Ainsi les hommes qui naissent sous le joug, nourris et élevés dans le servage sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensant point avoir d'autres droits, ni d'autres biens que ceux qu'ils ont trouvés à leur entrée dans la vie, ils prennent pour leur état de nature, l'état même de leur naissance »²². D'abord la force, puis l'habitude : « La première raison de la *servitude volontaire*, c'est l'habitude »²³. Le sociologue contemporain dirait plus volontiers que les deux se mêlent, que l'affaiblissement des habitudes peut conduire au recours à la force, que la menace du recours à la force ou de la sanction pèse de tout son poids dans le maintien d'attitudes dociles (comme le dira très bien Kafka dans sa « Lettre au père »), mais qu'effectivement l'essentiel de l'état des choses repose sur l'inertie, sur les habitudes mentales et comportementales et sur l'impossibilité dans laquelle sont placés les dominés d'imaginer ou de mettre en œuvre d'autres manières possibles de faire. En plaçant l'habitude au centre du problème, La Boétie se révèle bien meilleur analyste que les sociologues insistant sur la conscience réflexive et les capacités critiques des acteurs : « Cependant l'habitude qui, en toutes choses, exerce un si grand empire sur toutes nos actions, a surtout le pouvoir de nous apprendre à servir : c'est elle qui à la longue (comme on nous le raconte de Mithridate qui finit par s'habituer au poison) parvient à nous faire avaler, sans répugnance, l'amer venin de la servitude »²⁴.

20. *Id.*

21. *Ibid.*, p. 202.

22. *Ibid.*, p. 209.

23. *Ibid.*, p. 215.

24. *Ibid.*, p. 210.

Comme La Boétie, Kafka parlait d'« ensorcellement » des dominés par les dominants. Ayant demandé à son ami Oskar Baum la recette de la bière qu'il souhaite fabriquer avec sa sœur Ottla sur l'exploitation agricole de Zürau, il le remercie à la mi-septembre 1917 et ajoute dans sa lettre avec humour : « Nous allons bientôt l'essayer et tâcher avec cela d'ensorceler tout le pays. Il faut ensorceler si on veut obtenir quelque chose de substantiel ». Cela n'est pas sans lien avec certaines scènes du *Château* (1922) où l'alcool coule à flot à l'auberge du village et où la seule à avoir osé résister au Château est Amalia, qui ne boit pas.

Quand Kafka veut définir la mauvaise littérature de divertissement, il dit d'elle qu'elle agit comme un « narcotique » alors que la vraie littérature, tout au contraire, a pour vertu de « réveiller » le lecteur. Or, La Boétie évoquait de son côté le rôle de tous les moyens de divertissement dans le détournement des consciences et le soutien aux relations de domination : « Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces allèchements étaient les moyens qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude »²⁵.

LES DISPOSITIONS AU CŒUR DE LA DOMINATION

Lorsque l'on prend conscience de cette omniprésence de la thématique des rapports de domination chez Kafka et que l'on connaît, par ailleurs, sa propension à l'observation distanciée, son relativisme anthropologique, sa conviction concernant la nécessité d'enseigner aux enfants une attitude scientifique de rupture avec les préjugés, son intérêt pour les rituels, sa réflexion sur le caractère social des individus, les déterminismes sociaux et l'importance de l'éducation et des habitudes culturelles acquises très tôt, la question se pose inévitablement de l'existence d'une sorte de sociologie implicite propre à cet auteur. L'idée de « sociologie implicite » peut prêter à confusion si elle donne l'impression qu'on confère à l'écrivain le statut de sociologue, alors que sa pratique s'inscrit dans un tout autre cadre. Même quand il s'appuie, ce qui est plus souvent le cas qu'on ne le croit, sur une documentation fournie, des observations répétées ou de véritables enquêtes, le travail littéraire n'a jamais le même souci de systématisme et d'explicitation, encore moins de conceptualisation, que le travail sociologique. Mais on ne peut pas faire non plus comme si l'écrivain ne faisait que re-transcrire le réel. Il le modélise, le met en forme, le typifie, l'analyse par l'acte même de sélection des traits

25. *Ibid.*, pp. 222-223.

pertinents des personnages, de l'action, des enchaînements de séquences, etc. Il y a donc bien un savoir sur le monde social qui se manifeste dans le travail littéraire et qui contribue, à sa façon, à l'objectivation de certaines dimensions du monde social.

Par ailleurs, il est difficile de s'empêcher de penser que certains sociologues professionnels proposent des interprétations du monde social très en deçà, en justesse comme en subtilité, de ce que sont ou ont été capables de proposer des écrivains comme Kafka, qui ne faisaient pourtant que s'appuyer sur des observations plus limitées de leur entourage le plus immédiat ou, le plus souvent, sur leur propre expérience du monde.

Certaines sociologies aujourd'hui – qu'elles se revendiquent, à tort ou à raison, compréhensives, pragmatiques ou ethnométhodologiques – ont la fâcheuse tendance, sous prétexte de « respecter les acteurs » et de ne pas occuper une position analytique jugée trop « surplombante », de réduire la domination au « sens de la domination » pour les acteurs²⁶. Une telle décision a pour conséquence majeure de n'analyser les rapports sociaux en termes de domination que lorsqu'ils sont perçus, « définis », « interprétés » comme tels par les acteurs sociaux ; elle repose sur une méconnaissance des fondements symboliques des rapports de domination.

Ce ne sont sans doute pas ceux qui sont les plus dominés qui perçoivent le plus fréquemment les situations qu'ils vivent comme des situations de domination. Faire dépendre l'analyse de la domination de la représentation que les dominés se font des situations, c'est ne pas voir en quoi ces représentations participent de la domination et refuser l'idée qu'elles puissent être « illusoirs », car en partie forgées dans le cadre des relations de domination. Se demandant rituellement au nom de quoi (de quel abus de pouvoir) les sociologues peuvent définir une situation comme une « situation de domination » lors même que les acteurs ne semblent pas la voir comme telle, une telle conception efface tout simplement le travail de légitimation de la domination par les dominants²⁷ ou les simples effets d'habitude que des dominations pluri-séculaires produisent sur ceux qui les subissent ou les incorporent dès leur prime socialisation, et qui les trouvent de ce fait aussi « naturelles » que les paysages dans lesquels ils sont accoutumés à vivre. Pour ces raisons, on aurait envie de conseiller à nombre de sociologues contemporains de lire Kafka. ■

26. Ainsi Patrick Pharo reproche-t-il aux « théories de la domination » de voir de la domination partout. Or, pour une « théorie pragmatique du droit », il n'est « pas indispensable de supposer un sens caché de la domination (refoulé, oublié, dénié), chaque fois que la situation ne se prête pas pour les membres concernés à la manifestation d'un tel sens. Il conviendrait simplement de considérer qu'il y a des moments et des situations qui, pour les parties concernées, peuvent prendre le sens d'une domination, tandis que d'autres moments et d'autres situations ne se prêtent pas à cette caractérisation » (P. Pharo, *Le Civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, p. 63).

27. Mais, nous dit-on, une situation « reconnue comme légitime » n'est pas « domination du tout » et c'est seulement lorsqu'elle perd cette légitimité qu'elle peut « apparaître simplement comme une domination » (*ibid.*, p. 209).